

## Septimanie, 01-01-1928

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

### Citer cette page

*Septimanie*01-01-1928, 01-01-1923

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 19/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3867>

Copier

### Description & analyse

AnalyseRecension par Henri Lauresne  
Auteur de l'analyseProf. Mamadou Ba  
Contributeur(s)Pénel, Jean-Dominique

### Informations générales

Nature du documentCoupures de presse

### Présentation

Date[01-01-1923](#)

GenreDocumentation - Autre type de document

Mentions légalesGallica

Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Claire Riffard](#) Notice créée le 06/02/2023 Dernière modification le 16/09/2025



DJOUNA, CHIEN DE BROUSSE, par René Maran. (Albin Michel.) — J'ai lu avec une admiration croissante le nouveau roman de René Maran, l'auteur de *Batouala* (prix Goncourt 1921). Ce livre est si original, et en même temps si purement classique, si riche, et pourtant si merveilleusement sobre et d'une si parfaite unité, qu'on ne sait par quel bout le prendre pour en donner une idée à qui ne l'a pas lu.

Il y a dans cet ouvrage un tableau des abus commis en Afrique par l'administration militaire. Djouma, comme écrivait l'auteur à un de ses amis, « est un chien qui a beaucoup vu et beaucoup retenu ». Comme dans *Batouala*, avec le même parti-pris d'objectivité, mais sur un ton plus calme, avec une impassibilité apparente d'autant plus impressionnante, l'auteur nous dénonce les exactions dont sont victimes les populations africaines. Telle est l'impartialité de l'écrivain qu'on a l'impression qu'il s'agit là de maux presque inévitables: le Blanc qui commande ignore le Noir qu'il pressure et ne cherche pas à le connaître; le Noir considère le Blanc comme une divinité lointaine et redoutable, sous les coups de laquelle il s'incline comme devant un mal nécessaire, sans tenter de comprendre ni de protester. Une fatalité mauvaise semble régler les rapports des maîtres et des esclaves; et le mal s'est installé sans que ni les uns ni les autres conçoivent qu'il en puisse être autrement.

Nous trouvons aussi dans ce livre une peinture de la brousse. Ou plutôt la brousse est une sorte de personnage qui prend part à l'action, une force vivante qui domine les êtres et les événements. La jungle de Kipling est moins animée, moins sauvage que la brousse grouillante de vie bruyante ou cachée, mouvante, pleine de senteurs, de puanteurs, de luttes, d'aventures. Le grand animalier anglais s'est attaché surtout à peindre les grands premiers rôles de la jungle. Il ne nous donne pas, comme René Maran, cette sensation de pullulement des insectes, du grouillement des animalcules qui rampent, crissent et rongent, du fourmillement de la vie élémentaire. Vu d'un certain côté, ce roman nous apparaît comme une épopée formidable de la Nature: le faible dévoré par le fort, la mort s'emparant de la vie, la vie sortant de la mort, et les êtres se repaissant de charogne. Cette nature est plus primitive que celle de Kipling, cette animalité plus animale, et le tableau devient une fresque qui atteint à une grandeur farouche.

Dominant l'ensemble, apparaît la figure de Djouma, le petit chien jaune de Batouala, mal nourri, rudoyé, qui apprend bientôt, comme son maître, à ruser, à subir la loi du plus fort, mieux, à le respecter. Un amour obscur unit Djouma à Batouala, qui le bat mais lui fournit pitance et logement. Un peu plus tard, il s'attachera plus servilement encore à son maître blanc, qui le nourrit mieux et le caresse. Les désirs, la faim, les appétits d'amour, les terreurs de Djouma, tout ce qui traverse l'âme élémentaire du petit chien, sont saisis, étudiés avec une sympathie et une vérité profonde, un tel sens du pathétique des plus primitives réactions que la psychologie de cet animal s'élargit jusqu'à devenir le poème de l'instinct, de tous les instincts, animaux et humains.

Du roman se dégage une philosophie amère: la loi du plus fort règle les rapports des animaux dans la brousse

et des hommes en société. La vie n'est qu'incompréhension mutuelle et brutalité. Un large souffle de pitié et d'émotion contenues atténue l'âpreté de cette vision implacable, ainsi que les touches d'un humour fort caractéristique: un certain ton amusé, à peine perceptible sous le sérieux de l'expression.

A cette richesse et à cette profondeur dans l'observation s'ajoute le prestige d'une forme toujours ferme colorée, musicale, classique, mais qui renouvelle tout ce qu'elle touche. Bien des pages sont dignes de figurer dans n'importe quelle anthologie. *Djouma, chien de brousse*, est un livre que la postérité retiendra, un de ces ouvrages qui peuvent, dès maintenant, prendre place parmi les plus grands.

Henry LAURESNE.

## POETES ET PROSATEURS CONTEMPORAINS.

Anthologie publiée sous la direction de Jean-Daniel Maubanc. (Editions de la *Revue Littéraire et Artistique*, 21, rue Réaumur, Paris.) — Quelques noms émergent de la platitude des poèmes de ce recueil. Edmond Aubé, qui semble s'être spécialisé dans l'épître moralisante; Nora Bielecka, qui présente agréablement ses rêveries sentimentales; Pierre Bonnin, dont les vers sont coulants; Roger Gaudon, qui a du tempérament. Le reste est banalité, médiocrité. On comprend l'appel à l'indulgence du préfacier, qui nous déclare qu'en lettres l'intention importe plus que l'exécution. Plût au ciel...

SUR LE FLOT DES REVES. Poésies de M. Rocher. (Editions de *La Pensée Latine*, Paris.) — Seigneur, votre droite est terrible et vos desseins impénétrables. Pourquoi donc faut-il que des gens se condamnent à écrire trois cents pages de vers, alors qu'ils n'ont ni inspiration, ni métier, ni même la connaissance de la langue.

NARCISSE. Poèmes, par M. de Grandprey. (Aux Editions de l'*Arche de Noé*, 27, rue Eugène-Sue, Paris.) — Cette plaquette révèle un tempérament poétique certain. Parfois, quelque obscurité arrête le lecteur, quelque violence faite à la langue le déconcerte. Mais on oublie ces imperfections pour se laisser prendre au lyrisme discrètement pénétrant de l'auteur, au symbolisme subtil et bien personnel de ces poésies. Par dessus tout, on est charmé par la musique presque verlainienne de certaines de ces pièces, brefs lieds intimes alanguis de pédales, par la cadence marquée de certaines chansons à boire ou de marche, où l'on entend déjà le rythme et la carrure de la phrase musicale.

Mme de Grandprey a bien du talent.

LOUS RASIMS DE LUNO, pièce en 3 actes, en vers, par Emile Barthe. (Editions des *Pages d'Oc*, Béziers, 19 bis, rue Casimir-Péret.) — Les Raisins de Lune, le joli titre! Raisins du voisin cueillis au clair de lune: baisers cueillis au clair de lune; amours de vendanges qui finissent mal. Un fils de vigneron s'éprend violemment d'une belle vendangeuse étrangère, indigne de lui. Elle n'a eu qu'à paraître et il oublie tout: honneur, père, et sa douce fiancée. L'action, très dramatique, nous montre le conflit entre la mauvaise passion et le frais amour, entre l'esprit d'aventure et l'attachement aux traditions, au sol. Telles sont les grandes forces aux prises. Mais il ne s'agit